

Tristesse et espoirs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 43

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214220>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

irrégulier. A mesure que l'on avance, le nombre des stalactites augmente et, de temps à autre, elles laissent tomber des gouttelettes d'eau, ce qui rend le sol boueux à certains endroits. Le long des parois, on voit tout à coup une petite excavation, une sorte de trou étroit dans lequel il faut jouer des coudes et des genoux pour y pénétrer. Souvent à l'extrémité de ce couloir, on découvre une petite pièce d'eau de quatre ou cinq mètres carrés de surface et d'un demi-mètre de profondeur, véritable lac en miniature dont l'eau, d'une limpidité de cristal, n'a pas d'écoulement.

Ici et là, de hautes cheminées verticales trouent la voûte, laissant voir, sur leurs parois, des dépôts tuffiers. On va ainsi pendant une heure, car le sol est irrégulier et l'on avance difficilement quand il y a beaucoup d'eau.

La deuxième grotte n'a pas moins de 500 mètres de longueur. Elle a peu d'eau, ce qui la rend d'un accès plus facile. Elle décrit une longue courbe, aisément reconnaissable à la boussole. Un courant d'air continu souffle du fond de la grotte vers l'orifice. La voute — souvent de forme ogivale — atteint parfois trois et même quatre mètres de hauteur, tandis qu'en d'autres endroits, il faut se baisser et même ramper. Partout, sur les parois, sur la voûte et autour des stalactites, il y a des concrétions tuffières. A mesure que l'on avance le couloir se resserre ; ce manque d'espace vous écrase et vous étouffe. Il faut alors se hisser comme dans une cheminée. Mais voici une nappe d'eau qui arrête le visiteur. On avance par-dessus les corniches des rochers et l'on fait un sondage : une pierre fixée à l'extrémité d'une ficelle de 20 mètres de long ne permet pas d'évaluer la profondeur de cette nappe d'eau. Il faut supposer qu'on est en présence d'une poche d'eau de dimensions phénoménales.

On visite rarement la troisième grotte à cause de son accès difficile. Du reste, toutes trois sont pareilles dans leur ensemble et ne varient que dans le détail. Elles ont des couloirs latéraux, sortes de « boyaux » dans lesquels on risquerait de s'égarer en voulant y pénétrer sans guide. Suivant les saisons, leurs flaques d'eau sont plus ou moins nombreuses et profondes. Au printemps, la première grotte est un torrent dont l'orifice livre passage à une cascade d'eau boueuse.

L'existence de ces grottes est due sans doute à l'action de l'eau. Probablement qu'une faille s'est produite dans la roche, une véritable cassure des couches superposées. Au cours des âges ces espaces vides se sont modifiés. Les uns se sont agrandis, d'autres ont été comblés par la boue calcaire. Qui sait si les premiers habitants de notre pays n'y ont pas cherché un refuge contre les bêtes féroces ? Et peut-être qu'en creusant ce limon jaunâtre où le pied marque son empreinte, on découvrirait des vestiges humains.

JEAN DES SAPINS.

La flèche. — Dans un café, un consommateur lit à un autre un article de journal sur la restauration d'une cathédrale. Dans cet article est la phrase que voici :

« La solidité de la flèche ne dépend que des tirants ».

— Alors, fait l'auditeur, c'était le contraire au temps de Guillaume Tell : la solidité des tyrans ne dépendait que de la flèche.

MON MARI

(Patois de Boudevilliers, Neuchâtel).

Mon mari è bin malade
D'enna granta maladie.

I l'amo bin, mon mari,
I l'amo mii mor que vi.

E me demandà du bouelli,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie vatche
Qu'avé bin sa-t-an langui.

M'a demandà d'enna djeneullie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie tiaupe
Qu'avé crèvà su le ni.

M'a demandà enna botollie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie bollie
Ivouai lé bo fasan lieu ni.

Mâ, vète-cé, quan el eu bu,
Mâ, vète-cé, qu'è va mouairi.

Ma vezeunna me vin dire :
« Te ne pieure ton mari ! »

Ne veu pieurà que la teila
Qu'è me veu menà pouairi.

Se ç' n'étaï enna vergogne,
Y'odri bin la requéri.

Vergogne ou non vergogne,
I me vui la requéri.

Mâ, quan i seu z'eu vèr la gordje,
Y'ai z'eu peur qu'è ne me mordji.

Une « horrible crise » — Ce n'était pas en temps de grippe. Un pharmacien écrivait à l'un de ses fournisseurs.

« Monsieur. — J'ai le regret de vous prévenir qu'il me sera tout à fait impossible de payer demain le billet de 380 francs que je vous ai souscrit et qu'il faudra renouveler. Nous subissons en ce moment une « crise horrible » : Il n'y a pas un seul malade dans tout le pays. — Votre dévoué serviteur ».

TRISTESSES ET ESPOIRS

La grippe semble vraiment le disputer en cruauté aux artisans de la terrible guerre qui désole le monde. Elle prend de jour en jour plus d'extension. Ses ravages sont effrayants. Elle frappe, inexorable, dans les rangs des forces vives de la population, fauchant, sans distinction, parmi ceux en qui l'on se plaisait à placer son espoir et sa confiance. Les médecins ne savent où donner de la tête ; ils sont surmenés. Le germe de la perfide maladie échappe encore à leur sagacité ; il les surprend par la soudaineté de ses attaques et la rapidité de ses effets. Il a passé contrat avec la mort, qui le suit pas à pas et n'épargne que fort peu de ceux qu'il désigne à ses coups. Des familles entières sont atteintes. Des veufs, des veuves, des orphelins sont dans la désolation et l'anxiété. Les plus courageux et les plus forts, comme les plus timorés et les plus faibles, sont hantés par la peur. La tristesse pèse sur la terre ; les arbres se dépouillent ; les feuilles mortes jonchent le sol ; les hirondelles nous ont quittés ; de grands vols de corbeaux, lugubres et croassants, assombrissent le ciel, comme des écharpes de deuil ; et l'hiver, le long hiver, est à la porte.

Mais après l'hiver reviendra le printemps, le printemps de la paix ; l'aurore de temps nouveaux ; l'envoi de l'humanité, délivrée du joug insupportable de la menace, vers des destinées plus heureuses, que salue un espoir fondé sur la justice, sur le droit et sur la liberté.

Et puisque nous avons parlé grippe, n'est-ce pas le moment de rappeler le morceau, publié jadis par le *Conteur* et dans lequel feu le Dr Rouge faisait le portrait de la grippe commune, dont la gravité n'est pas comparable à celle de la maladie actuelle.

Voici quelques passages de ce morceau :

La grippe.

Grippe, fléau du monde, exécrable torture,
Que le ciel inventa pour punir les méchants
Angine, coryza, bronchite et courbature

Pourquoi revenir tous les ans.

Triste soleil d'hiver, planète diabolique,
Astre maudit et détesté,
Pourquoi ne montres-tu qu'une figure étique
A notre pauvre humanité ?

Tes rayons refroidis, en traversant les brumes
Arrivant gelés jusqu'à nous
Font croître et prospérer le catarrhe et les rhumes
Et sont propices à la toux.

Nul de nous ne résiste à cette épidémie ;
Qu'il soit malingre ou fort
Chacun se trouve atteint dans son économie
Et se roidit contre le sort.

Le malheureux patient que la douleur énerve,
Souffre plus que Jupin accouchant de Minerve,
Trépassé par Vulcain.

Son front va s'entr'ouvrir et son crâne se brise ;
Ses membres sont perclus et sa poitrine est prise
Il cherche à respirer, mais hélas ! c'est en vain.

Ses poumons embrasés que le rhume secoue,
Sont gorgés d'un sang noir qui reflue à la joue
Et gonfle ses vaisseaux.

Il a froid, cependant la chaleur le tourmente !
Il frissonne, et pourtant sa peau reste brûlante !
Le ciel créa pour lui des supplices nouveaux.

Le médecin cherché percuta avec prudence
Le client qui recourt à sa vaste science ;
Il regarde la langue, examine les yeux,
Palpe chaque appareil, scrute tous les mystères
Qui se passent au sein de ces pauvres viscères
Et fronçant le sourcil prend un air sentencieux.

La langue jaune et sèche et le pouls diuruscule
Dénotent que le fiel remplit la vésicule,
Obstruant les conduits du petit intestin.
Grâce aux soins éclairés de l'Esculape habile
On éclaircit le sang qu'épaississait la bile
Par l'emploi judicieux de l'huile de ricin.

L'Hippocrate prescrit d'atroces médecines,
Que de savants commis, au fond des officines,
Préparent avec soin sous l'œil de leurs patrons.
Une émulsion douceâtre, un écorçant breuvage,
De drogues, de poisons, odieux assemblage
Filtrés et décantés sont extraits du pilon.
Le remède se prend par grandes cuillerées
Ainsi qu'il est écrit sur la fiole bouchée
Qui contient le médicament.

Le médecin permet pour toute nourriture
Les gros adoucissants et le bouillon de veau.
Si le patient va mieux, on joint à la mixture
Le classique pruneau.

Et la boule de gomme à la gomme arabique
A l'orange, au pavot ;
Le doux sucre candis, populaire béchique
Avec la pâte d'escargots.

La visqueuse althéa, la mauve émoullente
Le nauséux gramont,
Le tilleul, l'oranger, plongés dans l'eau bouillante
Composent sa boisson.

Ou bien le thé Burnier qui donne réunies
Dans un même cornet,
Les simples du pays, de la pivoine amies,
Le bonhomme et le taconet.

Mais, grâce aux meilleurs soins, votre grippe est
[guérie]

Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
Du mal qui vous brûlait, toute source est tarie ;
De même que l'Hébreu, vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux, la course se modère,
Il coule lentement dans ses nombreux canaux ;
Le pouls précipité qui distendait l'artère
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison délétère
Qui gênait la respiration
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaiement sa fonction.

L'estomac en fureur s'agitte dans le vide ;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturés, mais d'aliments avides
Il se révolte, mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée ;
Un gros et tendre chapon

A l'air appétissant, à la croûte dorée
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,
Du malade affaibli retrempe la vigueur.
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie
Et que l'espoir avait quitté,
Il rentre en possession de sa santé ravie ;
Quelle ineffable volupté.

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;
Les amis sont plus chers et le monde est plus beau ;
L'avenir lui sourit et toute la nature
Célèbre et chante un renouveau.

La brise dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
Semblent tous annoncer dans un riant langage
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours !

Mauvais débiteurs. — Je n'ai pas le temps de
m'arrêter maintenant dit M. X... à un mendiant ;
je vous donnerai quelque chose en repassant.

— Vous ne sauriez croire combien d'argent
j'ai déjà perdu en faisant crédit de la sorte ! ré-
partit le mendiant.

La moitié. — Un gendarme rencontre un tri-
mardeur sur la route de Morges.

— Vous n'avez pas de papiers ?
— Si, mais j'ai pas de tabac.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

— Ce n'est pas elle que je pleure, bon oncle ;
mais vous me dites, des choses si tristes ! Que de-
viendrai-je quand vous ne ne serez plus ? »

Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur,
lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussi-
tôt il reprit sa gaieté.

« Ohé ! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu
pleures ? Bon ! bon ! qu'à cela ne tienne mon en-
fant, on vivra... A quatre-vingt-quatre, on con-
naît le métier... Et puis mon Hippocrate est là...
Ne pleurons pas mon enfant. Il s'agit de beaux-
arts... de rien autre... et puis de ton sort. L'âge
arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi... Tu ne
veux pas de droit ? c'est permis. Eh bien ! mets-toi
aux beaux arts... car il est vrai qu'il faut se plaire
à son métier. Tu prendras la madone ; nous te
chercherons un atelier... Tu commenceras ici, tu
finiras à Rome ; ce sera pour le mieux. Le mal se-
rait de végéter ; avec un but, on travaille, on mar-
che, on arrive, on se marie... »

Je l'interrompis : « Jamais mon oncle.

— Jamais ? soit ; c'est permis... Mais pourquoi,
Jules, le fais-tu célibataire !

— C'est que, lui repris-je avec embarras, je me
le suis juré à moi-même depuis que...

— Pauvre fille ?... si sage !... Eh bien ! suis ton
idée c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'import-
tant, c'est que tu prennes un état, et nous allons
nous en occuper. »

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter
le droit pour les beaux-arts ; mais j'avais le cœur
trop pénétré de tristesse et de reconnaissance
pour qu'aucun sentiment y trouvât place. Au bout
de quelques instants, je me retirai, après avoir
tendrement embrassé mon oncle.

Outre mon oncle Tom, moi et le peintre dont j'ai
parlé précédemment, il y avait d'autres locataires
dans la maison. Je vais les énumérer en allant du
bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le
plus près du ciel, en prit le chemin vers ce temps,
laissant vacante une belle mansarde au nord, où
j'allai m'établir.

C'était d'abord sur le même étage que nous, un
régent retraité, vieux bonhomme, tout occupé du
soin de manger une paye morte gagnée par
quarante années de travaux. Tranquille et jovial
épicurien, il faisait régulièrement sa sieste, et,
après son dîner, il se récréait à humer la brise du
soir, en compagnie de quelques serins qu'il éle-

vait becquetant, volant à ses côtés. Toutefois il
n'avait pas entièrement rompu avec son ancien
état, et son amusement principal, c'était d'appli-
quer à toutes choses et à tous venants quelques
sentences extraites de ses souvenirs classiques.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru,
morose, ancien magistrat de la république. L'été,
aussi dans une grande bergère, il vivait auprès de
sa fenêtre d'où il contemplait piteusement la rue,
voyant à toutes choses la décadence de l'État et la
ruine des mœurs : aux maisons reblanchies, aux
murs récrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté de
cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes
gens.

L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes
dans ses bottes en carton, il vivait au coin de son
feu, ne le quittant plus que pour venir tous les
mois à sa porte, en bottes de carton toujours assis-
ter quelques mendians ses contemporains, vieux
débris dans lesquels il reconnaissait encore les
vestiges du bon temps, les restes vermoulus de
cette ancienne république, si changée, si déchuée.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très re-
tirée une famille nombreuse, dont le chef était un
géomètre employé au cadastre. Cet homme à sa
planchette tout le jour, passait une partie des nuits
sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'or-
gueil de la gêne laborieuse et indépendante, et si,
de loin en loin, il se permettait en famille une par-
tie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air
grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme,
un respect mêlé d'admiration.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore
devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci
donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit
pour composer des thèmes sur son instrument.

Tout à l'entour du musicien s'élevaient des
chambrettes, des cabinets loués ou sous-loués à
des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui.
Ces messieurs grands fumeurs, récitaient leurs
cours, chantaient des romances, donnaient du cor
ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette
région la symphonie était permanente.

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.

Cette mansarde était grande, avec un jour ma-
gnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi.
On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous
eûmes chacun une mansarde.

Un jour, j'allais rentrer dans ma demeure par la
porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul.
Un brillant équipage stationnait auprès. A peine
l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aus-
sitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité...
« Monsieur Jules ! » s'écria la même voix avec
émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lors-
que je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je re-
broussai : un geste rapide ouvrit la portière, et je
me trouvais en face de l'aimable Lucy. Elle était en
habit de deuil, les yeux mouillés de larmes... A
cette vue, les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blan-
che, de ses filiales alarmes, des paroles du vieil-
lard, de sa bonté envers moi !... « Oh ! qu'il méritait
de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle
perte, mademoiselle !... Permettez que je donne ces
pleurs au souvenir que je conserve de son aimable
bonté. »

Lucy, encore trop émue pour répondre, me
pressa la main avec un mouvement dont une gra-
cieuse réserve tempérait la reconnaissante affec-
tion.

« J'espère, me dit-elle enfin, que, plus heureuse
que moi, vous possédez encore monsieur votre on-
cle !... »

— Il vit, lui dis-je ; mais l'âge s'accumule et le
courbe vers la terre... Que de fois, mademoiselle,
je songeais à votre père !... et chaque jour je com-
prenais votre tristesse. »

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui
était assis près d'elle, lui expliqua brièvement, en
anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma
connaissance et celle de mon oncle, cinq années au-
paravant, et comment ma vue, en lui rappelant vi-
vement une journée où son père avait été si heu-
reux et si aimable, lui avait causé cette émotion.
Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et
envers mon oncle ; et lorsqu'elle parla de ma con-
dition d'orphelin, je retrouvai dans son expression
et dans ces paroles cette compassion qui autrefois
m'avait tant ému. Quand elle eut achevé ce récit, le

monsieur qui paraissait ne pas parler français, me
tendit la main avec une expression d'affectueuse
estime.

Alors Lucy s'adressant à moi : « Monsieur est
mon époux ; c'est le protecteur et l'ami que m'a
choisi mon père lui-même... Depuis ce jour où
vous le vîtes, monsieur Jules, je ne devais plus
le conserver longtemps... Dieu l'a retiré dix-huit mois
après... Plus d'une fois il avait souri en se rappe-
lant votre histoire... En quelque temps, ajouta-t-
elle, que vous ayez un malheur semblable au mien,
je vous prie de m'en instruire... Je veux saluer vo-
tre oncle... Quel âge a-t-il ? »

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cin-
quième année. »

Après quelque silence, sous l'impression de cette
réponse : « J'étais venue pour parler au peintre qui
a fait le portrait de mon père... Pensez-vous, mon-
sieur que je pourrai le rencontrer seul ? »

— Sans aucun doute, madame. Vous me don-
nez vos ordres, et je les transmettrai à mon con-
frère. »

Elle m'interrompit : « Oh ! vous avez donc pu
suivre votre penchant ! Eh ! bien j'accepte votre
offre, et je choisirai mon moment... Mais aupara-
vant, mon époux et moi serions désireux de voir
vos ouvrages... Habitez-vous cette même maison ? »

— Oui, madame... et, quelque confus que je sois
de n'avoir à vous montrer quelques misérables es-
sais, je n'ai garde de refuser par amour-propre,
l'honneur que vous voulez me faire. »

Nous dûmes encore quelques mots. Bientôt je
descendis et la voiture s'éloigna.

Les jours suivants, je vécus de ce souvenir et de
l'espoir de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quel-
ques copies, entre autre celle de la madone, deux
ou trois portraits, puis quelques compositions, la
plupart d'une exécution plus que médiocre, mais
ne manquant pas de certains indices de talent.
Comme l'on peut croire, le bourgeois m'aida avec
la plus active complaisance à les disposer à leur
avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy,
lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompa-
gnait.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais
toutes mes toiles pour les faire passer sous ses
yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon on-
cle. J'accourus pour lui ouvrir la porte.

1 Le bourgeois de la vanité.

Aménités. — Je ne suis pas un homme à
double face, moi !

— Heureusement, une gueule comme la
tienne... ça suffit.

La bonne. — Ma fille, je vous trouve bien pe-
tite pour vous engager comme bonne d'enfants.

— Mais ça vaut mieux, madame, que je sois
petite, votre bébé se fera moins de mal quand
je le laisserai tomber.

Titi et Tata. — Titi et Tata comptant en-
semble dix printemps, jouent avec leurs pou-
pées.

— **Titi** : Vous êtes une mauvaise mère, ma-
dame, vous nourrissez votre fille au biberon.

— **Tata** : Pensez-vous, madame, que je vais
m'abîmer la poitrine.

Logique. — A dîner, on sert des choux de
Bruxelles. Riquet les regarde longuement et dit
tout à coup :

— Dis, maman, les enfants doivent être bien
petits, à Bruxelles !

Kefol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE F. 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS